RETRO NEWS

La vie militante et la mort...

Durruti au combat

C'était un jour d'octobre dernier, le jeudi 14, si notre mémoire est exacte. La veille, tard sur le soir, nous étions arrivés au quartier général de la colonne de notre cher Durruti, venant de Farlete, village avancé de la ligne de feu. Nous venions d'apporter là-bas, au groupe international, quelques vivres et vêtements recueillis ici, à Paris, par le Centre de ravitaillement de la rue d'Alésia, et nous nous disposions au retour quand Gori, on l'appelait ainsi, annonça pour le lendemain matin le déclenchement d'une attaque en vue de prendre le village de Perdiguerra.

Buenaventura, avec son naturel coutumier et convaincant, demande à Ridel de retourner à Farlete, à quoi notre ami acquiesça volontiers ; Carpentier, non encore remis de sa blessure, voulut accompagner Ridel.

Je restais au quartier général et Durruti me dit alors : « Si tu avais la carte de milicien de ma colonne, tu ne pourrais t'en retourner avec ton camion, car tout le monde doit être au combat demain. » Je répondis à Gori que je me considérais comme un milicien dont la mission spéciale ne pouvait nullement empêcher la participation au combat ; alors Durruti, prenant mon affirmation à la lettre, me dit : « Eh bien ! il est minuit, tu dormiras ici et, à 2 heures demain matin, tu viendras avec moi. Et, effectivement, à 2 heures le matin, Gori me tirait du sommeil en me secouant et en disant : « Faut pas roupiller, mon vieux. » Vingt minutes après, nous montions en auto, tous phares éteints ; nous filâmes alors sur la route de Sarragosse, nous dépassâmes rapidement les camions de transport ; sur notre gauche, nous laissions Pina et voilà de l'autre côté de l'Ebre, à quelques centaines de mètres, Fuente sur l'Ebre, occupé par les fascistes. Nous atteignons Osera et obliquons sur la droite, nous filons sur Farlete, où nous arrivons vers 4 heures.

L'animation est grande dans le village, les hommes se groupent par centuries, des drapeaux rouge et noir flottent au bout des fusils. Buenaventura Durruti s'occupe de chacun et de tous ; il court à droite, à gauche, donne des conseils et fait presser les retardataires. A 6 heures, les centuries s'ébranlent et à 2 kilomètres, en marchant vers Perdiguera, elles se déploient en tirailleurs.

Durruti observe le mouvement et quand les miliciens cèdent à la tendance naturelle, mais dangereuse de se grouper au long de

Sa petite fille Colette

la route, il intervient énergiquement. Durruti est aimé des miliciens, sa seule présence galvanise les énergies, Durruti n'est pas un général, Durruti est un guide.

L'avance se poursuit. A 4 kilomètres de Farlete, arrêt sur les positions. Sur la gauche de la route, une ferme vers laquelle nous nous dirigeons. Manzano, Durruti, le chauffeur et moi, cinq motocyclistes ouvrent la marche. Dans le hangar de la ferme, une machine agricole avec les initiales peintes en rouge : C.N.T. et F.A.I. Des fascistes, dans leur retraite précédente, l'avaient emportée de Farlete. A la jumelle, montés sur le toit de l'immeuble, nous observions au loin des mouvements de camions, les fascistes sont alertés.

Buenaventura prend alors la décision de rejoindre la route et de pousser la reconnaissance plus avant. L'auto et les motocyclettes filent droit à plein gaz vers les lignes fascistes. Soudain, j'aperçois à l'horizon deux minuscules oiseaux, j'avertis Durruti ; il se penche et fait arrêter l'auto ; les oiseaux sont devenus grands, deux avions fascistes suivent droit la route à 200 mètres de hauteur. Nous les observons à la jumelle : ils se rapprochent, ils viennent sur nous, il faut que nous nous abritions à une cinquantaine de mètres de notre point d'arrêt, un caniveau sur la route, nous courons nous y abriter ; juste le temps de l'atteindre et quatre bombes tombent, l'une à 3 mètres du canivau, l'autre sur le milieu de la route, les deux autres à vingt mètres dans les champs.

(Lire la suite en 5 page.)

Un anarchiste

Nous ne savons si c'est notre rage ou notre douleur que nous devons exprimer.

En pleine bataille, dans Madrid bombardée et incendiée, Durruti a été frappé à mort par une balle fasciste.

En lui, c'est l'esprit même de la F.A.I. qui est touché au cœur.

Son histoire est l'histoire de toute la lutte révolutionnaire en Espagne.

Il a lutté pour le communisme libertaire sous tous les régimes, contre toutes les formes d'oppression de la bourgeoisie ibérique.

Il a connu la prison et le bagne aux quatre coins du monde, et la mort l'a frôlé dans bien des circonstances.

Jamais il n'a lâché pied, jamais il ne s'est découragé, toujours et partout il a animé les noyaux de propagandistes, de terroristes ou de simples militants.

Sa puissante personnalité représentait l'aspect même de la classe ouvrière en révolte : musclé, volontaire, violent, dur avec lui-même, se consacrant corps et âme pour un idéal de bonté et de liberté.

A aucun moment il ne quitta les pauvres, en aucune circonstance il n'oublia sa classe ; luttant pour elle, il en était solidaire.

Dans les villages occupés où il venait annoncer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour les paysans d'Aragon, il restait l'ouvrier Durutti. Il répétait toujours qu'après la victoire sur le fascisme, les chefs de colonnes retourneraient à l'usine comme les autres volontaires, continuant à travailler pour la société libertaire, le fusil en bandoulière.

La guerre civile qui prit rapidement des proportions de guerre pure et simple devait le révéler solide organisateur et animateur des milices. Ce fut lui qui forma la première colonne qui partit de Barcelone vers les terres d'Aragon.

Il avait fait des attaques à main armée pour subventionner l'agitation sous la dictature et, après avoir brassé des millions, il se retrouvait dans la misère à Bruxelles.

Dans les périodes de relative liberté, il reprenait la route, remuant les syndicats ouvriers, les populations paysannes, les milieux révolutionnaires. Il avait monté une maison d'édition ouvrière à Paris pour l'instruction sociale des travailleurs, faisant revenir aux humbles le produit des rapines des riches.

Parti avec 800 hommes hâtivement armés, il devait bientôt diriger une véritable armée de près de 10.000 hommes.

Tout autre que lui aurait pu devenir insupportable de par ses responsabilités et ses pouvoirs. Mais lui resta simple, bon et sentimental, même quand il houspillait les responsables des divers services. Il connaissait bien son monde, savait la mesure de chacun, ayant vécu lui-même dans trop de pays et de situations différents.

A chaque coup dur, Durruti se dressait, énergique, prompt et calme. Il payait de sa personne en toutes circonstances, trop, hélas !...

Son masque durement taillé cachait un sentimental.

Nous nous souvenons d'un départ pour un petit village du front de Huesca où nous étions appelés en renfort. Durruti avait salué nos camions chargés de miliciens joyeux et chantants, il nous adressa quelques paroles d'encouragement, et quand le convoi se mit en marche, deux grosses larmes vinrent mouiller ses yeux.

Au moment même où la lutte décisive était engagée, au moment même où il remplissait un des postes les plus dangereux et les plus importants dans le mouvement révolutionnaire, au moment où il menait parallèlement la guerre et l'organisation d'une société nouvelle, il meurt en plein combat.

Il meurt quatre mois après son camarade de lutte, de prison et d'exil, Francisco Ascaso, pour la même cause et avec un courage identique.

Mais, la révolution continue sa marche, broyant indistinctement bons et mauvais.

Durruti appartient à la grande lignée des anarchistes réalistes d'action.

Et son admiration pour Nestor Makhno, cet autre disparu, nous fait faire un rapprochement entre ces deux hommes, nés à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, mais avec dans le regard cette même flamme, avec dans la tête cette même volonté, tous deux hommes volontairement perdus pour le triomphe de la cause libertaire.

L'inscription de la couronne offerte par les miliciens de sa colonne dit vrai : « Le venger c'est avancer. »

Buenaventura Durruti est mort en pleine bataille sociale, c'est dans la bataille que nous le vengerons.

RIDEL.

La vie d'un révolté

Buenaventura Durruti naquit à Leon, province du même nom, dans le nord de l'Espagne, le 14 juillet 1896.

Son père, ouvrier des chemins de fer, éleva péniblement neuf enfants.

Le petit Buenaventura fut mis en apprentissage à quatorze ans comme mécanicien.

En 1917, militant déjà convaincu, Durruti dut fuir sa ville natale, à la suite de la dure répression de la grève générale révolutionnaire de cette époque.

D'Espagne, Durruti vint en France où il travailla dans la région parisienne, à Saint-Denis notamment. Il passa ainsi trois années en France, après quoi il retourna en Espagne.

Ceci se passait en 1920. C'est alors que Durruti entra à fond dans la lutte que menaient les héroïques syndicalistes de la C.N.T. contre la sanglante dictature des Martinez Anido, Arlegni et autres. De ce moment date son amitié avec Ascaso, Jover, Garcia Oliver, Vivancos, Buenacasa, Liberto Callejas, toute cette phalange indomptable qui osait tenir tête à une des plus féroces répressions antiouvrières qui se soient jamais vues.

Ascaso, l'inséparable compagnon...

C'est l'époque où l'on abat dans les rues les militants de la C.N.T. Les associations de tueurs, appelées « Syndicats libres », sont financées par le grand capitalisme espagnol et par le haut clergé. Le cardinal Soldevilla, archevêque de Saragosse, entretient de la sorte une bande de sicaires qui font couler le meilleur sang prolétarien.

Aussi cette brute emmitrée est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrits, pourchassés par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Durruti n'était pas de ceux qui restent au quartier général. Au milieu des miliciens seulement, il donnait sa pleine mesure, l'action seule était capable de le satisfaire.

C'est au retour d'une attaque qui permit de prendre une position aux rebelles que Durruti fut atteint par une balle perdue, par un de ces petits morceaux d'acier qui glissent sans arrêt sur les lieux de combat. Il fut immédiatement emporté à l'hôpital par ses compagnons atterrés.

On espérait le sauver, mais le lendemain il mourut malgré toutes les interventions médicales.

Celui qui personnifiait l'espérance du prolétariat anarchiste espagnol en une société nouvelle, est mort comme il vécut, au combat.

Que d'autres se lèvent, luttent et triomphent pour venger celui qui consacra sa vie à batailler contre toutes les dictatures, toutes les oppressions, tous les esclavages.

Pour abattre le fascisme

Son appel à l'union

Le meilleur hommage que nous puissions rendre à notre pauvre Durruti, c'est de reproduire la lettre qu'il nous adressa le mois dernier à l'occasion de notre premier meeting du Vel d'Hiv.

La voici :

Camarades,

Malgré mon vif désir de parler à mes camarades parisiens, à ce peuple de Paris sentimental et frondeur auquel je dois ma liberté et peut-être ma vie, il m'est absolument impossible d'abandonner ma colonne, car la situation est très sérieuse au front ; nous sommes en pleines opérations et une absence, même très courte, pourrait avoir de très graves conséquences. Je sais parfaitement que les camarades antifascistes parisiens comprendront mes raisons et je n'insiste pas davantage.

Je suis de tout cœur avec le Comité pour l'Espagne libre et d'accord avec lui ; je fais appel à tous les révolutionnaires français, quelle que soit leur tendance idéologique ou politique, pour qu'ils s'unissent solidement et sincèrement pour former un front antifasciste vraiment populaire. Si vous haïssez le fascisme aussi profondément que nous-mêmes, oubliez toutes les petites divergences de partis pour viser un seul but : la lutte contre le fascisme. La révolution espagnole doit être pour tous les révolutionnaires le cri de ralliement de toutes les forces prolétariennes de France.

Si vous comprenez comme nous que le front antifasciste espagnol a un prolongement dans toute la France, si vous êtes animés de la même volonté de vaincre que les miliciens espagnols, je suis persuadé que le fascisme internatioanl sera bientôt écrasé.

Au nom de ma colonne, au nom de tous les lutteurs espagnols, au nom du prolétariat espagnol, salut !

Vive l'union ouvrière !

Vive la révolution sociale !

DURRUTI.

La dernière lettre de Durruti

Il nous l'envoya, cette lettre, la veille de son départ pour le front de Madrid. Elle montre son esprit méthodique et met bien des choses au point dont nous espérons que l'on tiendra compte dorénavant.

Camarades,

Nous tenons à vous signaler certains cas d'incompréhension auxquels il serait bon de remédier. Plusieurs camarades étrangers nous ont déjà manifesté le désir de jouir d'une pleine et entière liberté, prétextant que, vu leur qualité d'étrangers, ils échappaient aux règlements des Milices Antifascistes Espagnoles. Nous ne pouvons leur contester ce droit, mais ne pouvons permettre cette différence de traitement entre miliciens, qu'ils soient espagnols ou étrangers. Les camarades français, italiens, allemands etc... qui viennent s'enrôler chez nous, doivent savoir par avance qu'ils sont miliciens au même titre que les Espagnols ; ils doivent accepter les mêmes devoirs, puisqu'ils jouissent des mêmes droits.

Sa compagne Emilienne

Evitez également ces visites de touristes, en dehors de camarades qui viennent au front pour des missions spéciales.

Nous avons dans notre colonne de vaillants camarades étrangers qui ont compris d'eux-mêmes la nécessité d'une auto-discipline et qui sont complètement d'accord avec nous sur l'obligation de respecter les accords collectifs. Avant d'effectuer aucun enrôlement, il faut soumettre aux volontaires tous les droits et devoirs des miliciens, sans distinction de patrie ; que ceux qui trouvent ces devoirs trop « violents » restent chez eux ; ils s'éviteront l'ennui de devoir déserter du front un jour. Les camarades étrangers qui ne se sentent pas assez forts pour accepter la rude vie des miliciens peuvent s'atteler à une autre tâche chez eux. Il y a une énorme propagande à faire à l'étranger et les camarades qui sympathisent avec notre lutte antifasciste peuvent nous aider grandement ; ils nous seront autant utiles qu'au front, peut-être plus.

Nous espérons que vous partagerez notre point de vue, que nous vous avons exposé en toute camaraderie.

Nous vous saluons bien fraternellement.

Pour le Comité de Guerre.

DURRUTI.